

CINEMA

# L'hydre à quatre têtes

**Romanzo Criminale est une grande saga italienne, pleine de violence, d'amour et de haine. En même temps, le film tente d'expliquer la situation actuelle sur la Péninsule.**

Impossible de résumer ce film. Tant les ramifications sont fastueuses, et les intrigues compliquées. En cela, Romanzo Criminale correspond à cent pour cent à son sujet: la mafia, elle aussi une vraie poulpe aux interconnexions inextriquables.

Mais le film de Michele Placido, qui se base sur un roman du même nom, est bien plus qu'une mise à plat du complexe phénomène mafieux. Comme dans le Décameron de Boccace - livre prodigieux en récits et sous-récits - les histoires et les cadres s'enchaînent et se dépassent. Ainsi on y peut trouver entre autres l'histoire d'une amitié entre quatre petits malfrats - elle se lit comme un des multiples cadres dans lesquels le film se déroule - qui deviendront les rois de la pègre romaine. Leur expérience initiatique et tragique, ouvre et clôt l'histoire. Il s'agit d'un petit casse entre gamins, avec vol d'une voiture et un accident coûtant la vie à un carabinier. C'est banal, surtout dans une époque où les émeutes des banlieues françaises ont habitués nos yeux aux images d'une jeunesse délaissée, violente et délinquante. Mais la mort d'un des leurs et surtout les longues années de taule qui suivront les auront

marqués et tranformés en "bêtes sauvages".

"On ne peut pas tuer un homme deux fois. Chaque fois qu'on nous a traité comme des merdes, nous sommes morts. C'est pourquoi je n'ai pas peur de mourir", admet l'un d'eux, qui s'est baptisé lui-même le "Libanais", à cause de sa préférence pour le shit d'origine méditéraéenne.

Passé cette limite, rien ne peut plus les arrêter dans leur ascension ou descente - ça dépend largement du point de vue. Un enlèvement leur procure les fonds nécessaires pour entrer dans le "big business" de la came, des jeux et de la prostitution. Bientôt ils contrôleront une somptueuse maison de passe, où circulent des personnages hauts en cou-

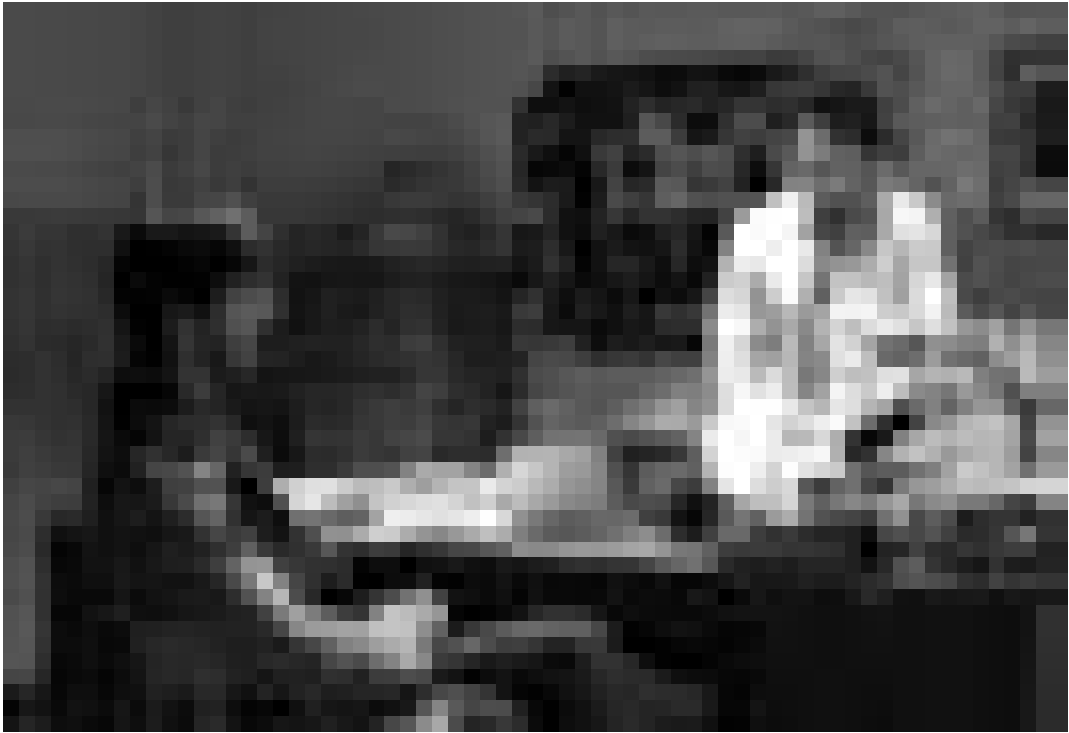
leurs, et une discothèque, qui leur sert de base arrière.

Afin de compléter le tableau, il ne manque que le poursuivant, celui qui endosse le rôle du juste. Il s'appelle Scialoia, est commissaire et particulièrement mal en point. Se battant sur deux fronts en même temps, contre la pègre et contre ses supérieurs corrompus, son triomphe se fera attendre. Et encore, vers la fin du film, le spectateur doit se rendre à l'évidence que la seule personnalité tant soit peu pourvue de moralité n'aura été qu'un pion sur une table de jeu qui le dépasse. Car - et c'est par là que les choses se compliquent pour le spectateur non averti - Romanzo Criminale se situe

historiquement dans les années de plomb de la République italienne, et l'Etat est plus occupé à se livrer à des batailles intestines, communistes contre fascistes, qu'à vraiment attaquer de front l'hydre du crime organisé. D'autant plus que les liens entre la sphère politique et mafieuse sont - hier comme aujourd'hui - durables et font en un certain sens partie intégrante de la gouvernance à l'italienne. En tout cas, lorsque la police demande aux malfrats de retrouver le président des démocrates-chrétiens Aldo Moro, enlevé puis assassiné par les Brigades Rouges, en échange d'une sorte de "pax mafiosa", il apparaît clairement que pour pouvoir en arriver là, le système doit être pourri jusqu'aux fondements.

Un des aspects les plus remarquables de Romanzo Criminale est qu'il ne pose pas de questions morales, qu'il ne tente pas d'expliquer la violence des uns par celle des autres. On ne saura jamais qui a vraiment commencé, et même si certains personnages montrent des remords de temps en temps, ce n'est que pour retomber de plus belle dans la brutalité environnante. En fin de compte on peut dire que Romanzo Criminale représente pour l'Italie ce que Good Night, and Good Luck symbolise pour les Etats-Unis: un film beau et historique, mais non dépourvu de parallèles inquiétantes avec le présent politique.

Luc Caregari



*Ils vont se revoir plus d'une fois, avant que l'un deux ne finisse derrière les barreaux: le mafieux et le commissaire.*

EXPO

# Objectivité trompeuse

**Entrez donc dans les espaces virtuels de Maja Weyermann, qui plaisent et irritent à la fois. A voir actuellement à la galerie Alimentation générale.**

(rw) - Quatre tableaux vendus pendant les premiers jours d'ouverture - on peut dire d'appoint que l'exposition de Maja Weyermann est un succès. De plus que c'est la première fois que ses tableaux sont montrés au Luxembourg. Le contact avec la galerie Alimentation générale existe cependant depuis 2002: le galériste Alex Reding a déniché l'artiste à Berlin, où elle fait partie d'un réseau d'artistes locaux.

Le premier regard jeté sur l'oeuvre récente de l'artiste suisse installée à Berlin, fait naître le trouble. Ces vues d'intérieurs de bâtiments, sont-ce des photographies ou des images peintes? Il faut déjà s'y connaître pour savoir que la technique de Maja Weyermann consiste à construire ou à reconstruire numériquement des espaces architecturaux et les imprimer sur du papier photo, qui est alors collé sur des plaques de support en aluminium. Ces espaces peuvent être un bar à Berlin aussi bien qu'un plan d'architecte ou un intérieur de film. Parfois, il s'agit même de la reconstruction de projets architecturaux qui n'ont jamais été réalisés. Ainsi,

l'artiste crée une sorte de maquette virtuelle, comme dans ces logiciels 3D d'aménagement de cuisines, que proposent les grandes chaînes du meuble.

Ces "peintures digitales" semblent à première vue très esthétiques, très clean. On s'imagine que ces vues d'inté-

rieurs, d'espaces fonctionnels ou de pavillons aux formes claires et transparentes décoreront à merveille le living d'un citadin bcbg ou la salle de conférence d'une banque. D'autant plus que les projets architecturaux auxquels ils se rapportent sont souvent dûs à des créateurs résolument mo-

dernes tels que Mies van der Rohe, Le Corbusier ou encore le philosophe Wittgenstein.

Mais en regardant de plus près, le trouble se réinstalle. Cet intérieur carrelé est-il effectivement vide? Les quelques tabourets qu'on voit, sont-ce des reflets qui se dessinent sur une vitre ou sont ils réellement posés là? Même question pour cet intérieur d'appartement: les grandes vitres ne montrent-elles que des reflets miroitants de la pièce ou une prolongation réelle de l'espace? Et cette terrasse de bungalow est-elle vraiment une terrasse ou une salle vitrée qui rend l'image d'un jardin exté-

rieur? Maja Weyermann aime nous conduire en erreur. Reinhold Hürgerich écrit: "Die vordergründige Objektivität dieser Tableaus löst sich bei näherer Betrachtung [...] auf, denn in die Bilder sind kleine Manipulationen, Anschlussfehler und Überlagerungen eingebaut, die unser von der Zentralperspektive geprägtes Raumsehen irritieren und dadurch die Szene in einen eigenartigen Schwebezustand versetzen."

Mais il y a plus: les intérieurs sont vides. Alors qu'un Edward Hopper a eu recours à la présence de figures humaines - hommes et femmes en attente devant un verre - pour exprimer la solitude nocturne d'un bar américain, Maja Weyermann n'a pas besoin de placer des êtres humains dans ses espaces artificiels pour obtenir un effet semblable: les reflets omniprésents nous donnent conscience de notre regard de spectateur ou spectatrice, mais ils nous renvoient aussi sur nous-mêmes. Pas de regard à croiser, pas d'être vivant qui animerait l'espace par sa présence, ou qui nous renseignerait un peu plus sur les lieux reproduits. Le sentiment de calme et de sérénité que les tableaux reflètent est doublé d'une impression d'incertitude et d'abandon.



*Immatérielles et aériennes, les oeuvres de Maya Weyermann peuvent induire en erreur quant à leur dimension sensuelle et mélancolique.*

*Maja Weyermann: "Renderings", à la Galerie Alimentation générale, jusqu'au 17 juin.*